

Les grandes figures combières d'autrefois – 33 – Roland Piguet, écrivain (15 avril 1921 – 4 août 1984)

On ne connaîtra le parcours professionnel de Roland Piguet que grâce aux différents écrits biographiques le concernant. On nous excusera les emprunts « non autorisés » qui figureront dans les annexes et qui seuls seront capable d'éclairer la trajectoire de cet auteur de romans d'espionnages en son temps fort connus, dont le personnage central baroudait sous le nom de « L'Epervier ».

Roland Piguet naît à la Vallée de Joux, à l'Orient. Après une enfance normale dans la région dont il suit les écoles, âge où il fréquente aussi les scouts, milieu où mieux encore que par la scolarité obligatoire l'on peut découvrir la camaraderie et la sainte nature, il s'en va probablement faire quelques études par la capitale vaudoise puis « monte » à Paris. C'est là qu'il prendra contact véritablement avec le milieu artistique par le biais du théâtre qui semble l'attirer tout spécialement. Expériences diverses, autant dans les genres que dans les réussites. Le tout ayant même réussi, après plus d'une décennie de péripéties diverses, à mettre notre Combi sur la paille.

C'est alors qu'un ami, connaissant ses talents littéraires, lui propose d'écrire des romans, policiers ou d'espionnage. Roland Piguet ne voit pas là une possible carrière, et surtout pas une réussite probable. Néanmoins il s'essaie. Et Ô miracle, il réussit. Jean Bruce, auteur des OSS 117 alors en vogue, même le remarque et l'intègre à ses collections. Ainsi désormais avec son héros, l'Epervier, Roland Piguet pourra écrire quelque vingt-cinq aventures. Rajoutez à cela une bonne quinzaine de romans divers, et l'auteur pourra se voir gratifier un jour d'une production d'environ 40 romans dont établir la collection ne sera pas une mince sinécure !

Des romans d'espionnage, de ceux-là que l'on ne doit plus guère lire de nos jours. Qu'importe. Ce qui retient en un genre que l'on pourrait qualifier de mineur, c'est la qualité d'écriture. Roland Piguet n'est pas un manche, un écrivain de derrière les fagots, juste bon à nourrir des collections que l'on peut se procurer dans les kiosques de gare. L'auteur est plus que cela. Il a pour but, en plus de construire des scénarios solides, de bien écrire. Il est même à présumer que les qualités littéraires de l'Epervier surpassèrent, et de beaucoup, la plupart des romans d'espionnage parus dans la collection « Jean Bruce », y compris les propres productions du « Maître », qui, si nos souvenirs sont bons, ne cassaient pas toujours des briques.

Roland Piguet révèle son génie en discourant de pays et de lieux avec une précision étonnante, autant dans la configuration géographique que dans l'ambiance, alors qu'il n'y est jamais allé. Il avoue d'ailleurs sincèrement le fait :

Je voyage très peu. Je travaille à partir de documents. En revanche, j'aimerais un jour retrouver les lieux que je décris. Je suis persuadé que je les reconnaîtrais alors que je ne les ai jamais vus¹.

Souhaitons qu'au terme de son existence, Roland Piguet ait pu s'offrir quelques beaux voyages et parcourir les petites rues, souvent un peu louches, que son héros fréquentait sur la trace de quelque espion venu des Balkans !

Car c'est encore l'époque, et en plein, de la guerre froide. On ne se fait pas de cadeau, ni d'un côté ni de l'autre. Et l'on y assassine des espions à la pelle. Toutes les méthodes sont bonnes, on ne recule devant rien, les valeurs morales n'existent pas. Coups fourrés, assassinats, tortures, traquenards vicieux, poursuites désespérées, l'homme n'est plus qu'un pion dans une immense machine idéologique qui broie toute forme de résistance. Et ce climat délétère, que l'on pourrait croire sorti de l'imagination d'auteurs en mal de copies, est la réalité de l'époque. On espionne à tout va. Et ceci dans le seul but d'imposer sa vision des choses et de la vie. Le communisme contre le capitalisme. On sait qui gagnera, et avec des méthodes qui ne sont guère plus glorieuses que celles de l'autre camp.

L'Epervier navigue dans ces eaux troubles. Avec une morale toute relative, seule condition, non seulement pour arriver au but, mais aussi pour s'en sortir.

Le sexe pimentait la plupart des romans de ce genre. Roland Piguet, lui, n'en abusait pas. On peut même dire qu'il gardait ici la retenue du Combi et qu'il ne se permettait que le strict minimum. On ne le sent pas habité par le désir absolu de gagner des lecteurs par des frasques sexuelles diverses. Il veut que les choses se tiennent, restent dans certaines limites. Encore que la violence règne et que les morts tragiques dans des scènes d'une cruauté parfois difficilement supportables, ne manquent pas. On ne saurait sortir du genre.

Qualité de l'écriture. Roland Piguet est un ciseleur. Et un poète aussi. Tenez, découvrez avec nous un passage de l'un de ses Epervier les plus complexes et avec la finale la plus sordide. La scène se passe à Bogota, en équateur² :

Dans la nuit grise et poisseuse, le quartier de Rio Negro offrait une ambiance euphorique où l'insolite se renouvelait à chaque coin de rue, à chaque tournant, devant chaque patio, devenait monnaie courante. Accents lourds et rythmés des cumbias et mélodies suaves des gaïtas s'entremêlaient venant de partout à la fois, des orchestres, des juke-box, des postes de T.S.F., sortaient de toutes les maisons, de tous les cafés, éclataient à tous les carrefours.

Marchant aux côtés de Dolorès à travers ces ruelles étroites et humides, entre ces maisons basses aux murs crépis et multicolores, Durane avait l'impression d'avoir plongé dans l'irréel, de vivre une sorte de rêve étrange et fantastique

¹ L'Epervier se couche à l'Orient, ou la brillante carrière du romancier vaudois Roland Piguet, extrait du reportage de Michel Dussauze, LA FEMME d'aujourd'hui – 1982 -

² Les serres de l'Epervier, Editions Internationales, 19..

peuplé d'êtres mystérieux et surnaturels. Il se sentait peu à peu grisé malgré lui par ce tourbillon de couleurs, par ces vapeurs lourdes qui l'enveloppaient, à la fois amères et sucrée : mélange étrange de musique, d'amour, de danse et de transpiration. Hommes, femmes, enfants, foule bigarrée et mouvante, déambulaient avec souplesse, se croisaient avec lenteur, paraissant couler sur les pavés comme les vagues d'un torrent, glisser avec délice dans la nuit spiritueuse.

Devant leurs portes, des vieillards battaient doucement le rythme de leurs longues mains décharnées ou dormaient paisiblement dans des fauteuils en osier ; des mères de famille berçaient dans leurs bras leurs enfants endormis ; les chiens eux-mêmes donnaient l'impression de participer à la fête, couraient dans tous les sens, se faufilaient entre les jambes des danseurs, se mordaient ; des chats s'étiraient, miaulaient, ronronnaient, hérissaient leur poil. Et de temps à autre, perdu dans cette foule transportée par la musique et le rythme, apparaissait un policier, la matraque lui battant les jambes et le regard absent, comme soucieux avant tout de ne rien voir, de ne rien remarquer, de ne montrer aucune curiosité pouvant lui attirer le moindre ennui. Et Durane était convaincu qu'un homme en égorgeant un autre au coin d'une rue ne lui aurait pas fait détourner la tête d'un centimètre³.

On s'y croirait ! Et pourtant il est certain que Roland Piguet n'a jamais mis les pieds dans cette Amérique du Sud dont il restitue l'ambiance avec un réalisme impressionnant et avec une poésie rare. Certes, il y peut-être ici la recherche d'un effet. Néanmoins, on le comprend, l'homme est pourvu d'une qualité d'écriture remarquable qu'il pourrait aisément utiliser dans le cadre de romans d'une portée peut-être plus universelle que l'espionnage, encore qu'il ne faille au demeurant négliger aucun genre qui a correspondu à une époque et à une demande. Et d'ailleurs, Roland Piguet l'aurait bien reconnu, on doit gagner sa croûte, et quand l'on a la chance d'avoir une série qui marche, surtout un héros aussi bien profilé que l'Epervier, l'on ne change pas de registre, si tentant soit le désir de nager en des eaux peut-être un peu moins troubles.

Roland Piguet fut donc un auteur remarquable. Et pourtant, en vertu même du genre littéraire qu'il avait choisi, il sera peu à peu oublié, si ce n'est pas même déjà le cas aujourd'hui. Car il y a que la guerre froide – tout au moins en apparence – a disparu avec la chute du mur de Berlin, en 1989, et que désormais les combats font rage dans d'autres secteurs, ne serait-ce que du côté du pétrole, du gaz, de l'uranium, de tous ces produits dont nous fabriquons notre énergie, cette dernière dont nous avons tant besoin que nous serions capables de tuer père et mère afin de nous en procurer. Mais là, nous sortons du genre.

Alors l'Epervier, au chômage, et définitivement ?

³ Roland Piguet, *Les serres de l'Epervier*, Presses internationales, s.d., pp. 110-111



Roland Piguet, dédicant un de ses livres à la terrasse Martini des Champs-Élysées.

Cheveux lustrés, costume impeccable, Roland Piguet, indéniablement, a de la classe. Petite publicité pour Martini au passage. Ne manque plus que la marque de cigarettes que fumait notre prolifique auteur et nous aurions l'époque en plein, avec dans ce milieu littéraire, un petit côté frelaté que notre Combiér ne devait pas toujours apprécier. Mais voilà, il faut savoir se vendre !

Roland Piguet, funambule à cœur ouvert - par Hervé Gramond –

Texte tiré de l'ouvrage : **Roland Piguet, romancier**. Edition limitée à 199 exemplaires. Editions EPURE – 1985.

*S'en sont allés les comédiens
Un peu de rire à la Huchette
Beaucoup de larmes en cachette
L'auteur était tragédien*

*Semant la mort en préambule
A la fin de son dernier tour
Un pied de nez pour les vautours
S'en est allé le funambule...*

Comédien, metteur en scène, professeur d'art dramatique, romancier, créateur du personnage de « L'EPERVIER », Médaille d'Or du roman d'espionnage, les Presses de la Cité, les Presses Noires, les Presses Internationales, plus de cinquante romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des pièces radiophoniques ! Un professionnel, c'est tout dire ! Baladin de la scène et du livre ! Son sabre était sa plume ! Son masque était ses ombres ! Elève de Charles DULLIN, acteur, animateur, directeur de sa propre Compagnie, c'est en 1949, au travers d'une pièce de théâtre – VIVRE – dont il est l'auteur, et présentée sur diverses scènes tant à Paris qu'à l'étranger, que Roland PIGUET livre sa première bataille avec la création, avec le public, la critique et la société. Egalement avec sa conscience ! Car c'est sans doute dans cette première œuvre où il présente la défense d'un autre lui-même, d'un homme de l'actualité, d'un individu à la recherche de son identification, qu'apparaît le mieux la secrète et touchante sensibilité de notre ami.

Un peu plus tard, dans les années soixante, Roland PIGUET vient à la littérature et à l'édition, ou plutôt moins prosaïquement, tente dans un nouveau combat, d'investir un univers clos et difficilement pénétrable. Cependant, dès ses premiers écrits, il est remarqué par le déjà célèbre Jean BRUCE, lequel immédiatement lui ouvre les portes de sa collection aux Presses de la Cité. Et c'est le début d'une belle amitié avec ses lecteurs. Aussi d'un long succès ! Mais noblesse et réserves oblige, Roland PIGUET demeure tel qu'en lui-même. Il n'a jamais eu de ces prétentions intellectuelles que l'on voit voler ici ou là au secours de la gloire, Son écriture est inventive et juste, cursive, directe, affinée de livre en livre, et finalement nourrie d'une ambition à la fois simple et sereine ; nous tenir en haleine, nous distraire, nous permettre de nous évader, de voyager, de passer quelques heures en dehors du temps avec des personnages en dehors des ormes.

Marchand d'aventure, sa litière était creusée de labyrinthes, de cavernes, d'oubliettes, truffée de coffres à double-fond d'où sortaient les colombes et les faucons, les soldats sans uniforme, les hommes au visage de la nuit, les JANUS du mystère, toutes ces figures de fiction qu'il disposait malicieusement sur l'échiquier du monde. Oui, c'était un professionnel rigoureux, intransigeant, un artisan de l'écriture, la langue bien apprise, le métier bien fait – « Je veux que mes bouquins soient ECRITS », propos recueillis par P.H.L., voir plus loin - , le don de vivre et de faire vivre, l'esprit agile et avisé saisissant aisément la réalité, cette dernière à son tour rattrapant sa pensée pour achever la course de concert. Un jeu ! Une vie ! Rappelons-nous son premier cri : VIVRE !

Car l'homme était vivant, actif, curieux, quêteur, écrivain à la poursuite de ses contes, fabuliste à la recherche de sa propre histoire, persévérant, tenace, parfois jusqu'à l'obstination, trop sage pour avoir la nostalgie du temps qui passe, mais sans jamais rien renier, ni ses amours, ni ses racines, pas montagnard et Combiér de souche et de tradition pour rien ! Il avait d'ailleurs une fois pour toutes choisi sa vie, fixé son cap, et s'y tenait sans déroger, quels que soient les temps, la conjoncture, le milieu, la critique d'où qu'elle vienne ! Ah la critique ! Il la balayait d'un coup de dent, d'une raillerie, d'un mot, celui de COCTEAU par exemple : « un homme pur doit être libre et suspect. » Non qu'il s'imaginait pur ! Trop honnête pour cela, mais il se voulait délibérément sans chaînes et hors de la conformité. Il n'en était pas moins, bien au contraire, un homme d'équilibre, un esprit ouvert, uni, naturellement simplement.

Un homme simple en effet, discret, pudique, si simple même qu'il pouvait, non sans ironie, donner le change à ceux qui le connaissaient mal. Mais secret sûrement, profondément, farouchement, ensemençant son indépendance, défendant bec et ongles son territoire affectif, enfer ou paradis intérieur ! Une raison de plus d'être suspect, et parfois réprouvé ! Il n'en avait cure. La basse-cour n'est-elle pas grouillante de petits juges et justiciers de pacotille ! Il respirait trop haut pour sentir leurs mauvaises odeurs, et le prix de son oxygène, et la musique de sa chanson étaient d'une autre trempe :

*Manger, moi, je préfère
Ton pain noir, Liberté !*

La liberté, il en connaissait le coût, il l'avait payé pour lui, il l'avait même payé pu d'autres qui ne le savent pas ; il en mesurait parfaitement la fragilité, sans illusions, mais non sans règles personnelles, et là également avec l'intransigeance de l'enfant du terroir, la foi dans l'amitié, quoi qu'on fasse, la fidélité aux sentiments, quoi qu'il advienne !

Car ses sourires moqueurs, son humour à fleur de peau, ses flèches et jusqu'à ses silences, cachaient en vérité une grande humanité, une étrange sensibilité. Tous les romanciers sont peut-être des psychologues, mais tous ne sont pas des tendres. Il l'était, et il l'était au point de mal s'accommoder d'un monde

violence, de bruits, de coups et de comptes ! De ne pas s'en accommoder du tout même, ce qui le rendait un peu sauvage, un peu égoïste sans doute mais après tout en ce domaine ni plus ni moins qu'à l'image de tous les vrais créateurs qui se respectent. Il n'en était pas moins attentif à la peine des autres, trouvant toujours le mot qui apaise, le geste qui tranquillise et rassure. Ni le talent, ni le succès n'avaient effacé sa gentillesse naturelle, sa bonté pour tout dire, et il était de ceux, chose de plus en plus rare, qui savent encore partager le gîte et le pain.

L'écriture l'avait seulement rendu plus sage que le commun, la vie qui l'avait meurtri dans ses biens les plus chers, plus circonspect, plus interrogatif ; et l'une et l'autre lui avaient donné ce juste regard qu'il posait sur le monde, cette distance particulière et modeste que d'aucuns nomment l'humilité. Un soir, il murmurait : « que sait-il celui-là qui parle, parle, parle... Moi, je ne sais pas, ou je ne sais plus, d'ailleurs, avons-nous jamais su quelque chose ? »

Et maintenant !

Un homme écrit, un homme marche avec ses mots parce qu'il avait décidé qu'il en serait ainsi.

Parce que l'écriture bouge et fait bouger, change et fait changer, parce qu'elle réconcilie avec la vie comme avec la douleur.

Un homme... qui fait les choses qu'il aime.

Alors que beaucoup sont encore dans leur sommeil.

Alors que d'autres n'en sortiront que pour mieux y retomber.

Tandis que les premières lueurs bleutées dégrafent doucement le ciel de la Vallée, il est encore là.

Il est déjà là qui marche entre deux lacis verts,
Entre les haies de cailloux et les troupeaux de bêtes,
Là au-dessus de chez lui, à portée de la maison familiale.

Là, continuant de suivre son itinéraire, sachant bien que tout est vain qui n'est plus quête.

De chercher la sente cachée par le broussaille, le passage obstrué qui mène à la cime.

Il n'est pas pressé, il se sent bien, il nous regarde et nous sourit, en paix avec sa vie, en accord avec ceux qu'il aime.

Il sait qu'il a le temps, qu'il a la journée devant lui.

Et celle de demain encore,
Celle d'après-demain.

Bonne marche et beau jour pour toi, Frère !

Une interview de Roland PIGUET après sa MEDAILLE D'OR du ROMAND D'ESPIONNAGE.

ROLAND PIGUET CREATEUR DE L'EPERVIER

Bien sûr que vous le connaissez, puisque vous vous délectez des aventures de son héros en lisant notre feuilleton « L'Epervier sur la drogue ». Mais comment est-il, que veut-il faire et qu'est-ce que l'Epervier dans sa vie ? Quarante-quatre ans, le cheveu sombre, le geste vif, le verbe souvent véhément et le regard aigu, ce Combiér de vieille souche n'a pas oublié sa Vallée de Joux, et c'est tout naturellement sous les sapins du Jura qu'il est venu prendre quelque repos.

Mais comment en est-il venu à écrire des romans d'espionnage ?

- Par le plus grand des hasards. Quand je suis arrivé à Paris après la guerre, c'était pour y faire du théâtre. Pendant douze ans, je me suis bagarré à Paris et en province. J'ai même eu ma propre Compagnie ; j'ai joué aussi dans des films avec Gabin, Charrier, mais financièrement ça a été un désastre et j'y ai perdu jusqu'à ma chemise.

C'est alors qu'un ami qui fréquentait assidûment les milieux de l'édition m'a conseillé d'écrire un roman policier Série Noire. « Toi qui es farci d'idées, tu n'auras pas de difficultés », me disait-il. Je n'y croyais guère. D'ailleurs je connaissais fort mal cette littérature, mais j'avais besoin d'argent et je me suis piqué au jeu. J'ai loué une machine à écrire. J'avais en tête un scénario. J'ai tapé sans discontinuer quelque deux cents pages. C'était infect, illisible. Aussi, ai-je été le premier étonné quand non seulement mon ami l'a fait éditer, mais encore m'a envoyé un chèque de cinquante mille francs, anciens. Alors, j'ai continué et j'ai ficelé encore quelques bouquins du même type, puis j'ai poursuivi par un roman d'espionnage, parce que l'on vit une époque imprégnée par l'espionnage et que le genre trouve dans le public un climat réceptif idéal. Ce livre a marqué la naissance de mon Epervier.

Là-dessus Jean Bruce lit mon livre, me télégraphie, veut me voir et, de fil en aiguille, je me suis retrouvé dans sa Collection aux Presses de la Cité, où la plupart des Eperviers sont sortis. J'ai quitté cette maison d'édition après la mort de Bruce parce que tout y était remanié, et maintenant je travaille avec les Presses Noires qui sont une jeune maison d'édition qui a le souci de la qualité et qui monte.

- Votre conception du roman d'espionnage ?

- Le roman d'espionnage est un frère du roman policier. J'ai écrit des policiers, j'en écris encore.

Dans un sens cela me repose de l'espionnage. Je peux mettre davantage dans un policier. Je suis libre, mes personnages peuvent mourir. Dans l'espionnage le lecteur attend de mon héros qu'il triomphe toujours. Les lettres des lecteurs sont significatives. Savez-vous à ce propos que l'on m'écrit depuis l'Afrique ?

(Piguet sourit, content de se savoir épaulé par le public).

Dans le roman d'espionnage comme dans le policier, il y a un côté géométrique : la construction, le puzzle, l'auteur met un morceau dans sa poche et pfruit, quand toutes les autres pièces sont montées, il le sort. Ce qui est important, c'est que le lecteur ne soit jamais tenté de sauter une page. Le style m'intéresse aussi beaucoup. Je veux que mes bouquins soient ECRITS !

C'est un métier où l'on travaille souvent trop rapidement. Ecrire un roman en quinze jours, c'est trop court. Il faut compter deux mois. On me reproche (« On » c'est les éditeurs) de ne pas assez sacrifier à l'érotisme, au côté sexuel qui forcément est commercial. Personnellement, des situations particulières n'interviennent dans mes livres que si elles sont justifiées par la continuité du récit.

- Parlez-nous un peu de votre héros ?

- L'Epervier ? A l'époque je voulais créer un personnage d'agent secret assez différent d'OSS 117, et lui donner un nom qui soit en même temps un signe distinctif, comme le « Gorille » de Dominique. J'ai pensé à l'Epervier parce que quand j'étais gamin à la Vallée de Joux, c'était mon nom de boy-scout. D'ailleurs mon héros a quelques-uns de mes traits, une certaine froideur. Il réagit devant les situations comme je réagis, toutes proportions gardées, bien sûr. Ce qui est curieux, c'est qu'il m'échappe maintenant. De livre en livre il s'est étoffé, ses caractéristiques physiques ont changé, de brun il est devenu blond, plus athlétique. Il a un côté nordique, c'est un Viking. Mais il reste humain, ce n'est pas un robot. En fait il me guide quand j'écris. Je ne peux pas lui faire faire n'importe quoi. Les scènes obéissent à sa propre psychologie. Par exemple il ne tirera jamais dans le dos, il hèlera d'abord sa cible.

- Et le théâtre, le cinéma ?

- Le théâtre, j'y pense toujours mais à longue échéance. Quant au cinéma, peut-être une série de six films sur l'Epervier, tournée selon la formule américaine pour être destinée parallèlement au cinéma et à la T.V. On fait ça avec une grande économie de moyens, des décors passe-partout, presque sans changements d'un film à l'autre. Mais ce n'est encore qu'à l'état de projet.

Des projets, Roland Piguet en a plein la tête.

Comme il aime à le dire lui-même, c'est maintenant que sa carrière commence, et le prix qu'il vient de recevoir, la Médaille d'Or du roman d'espionnage, est de bon augure.

(Propos recueillis par P.H.L.)

UNE IMAGE RECENTE DE ROLAND PIGUET

L'EPERVIER SE COUCHE A L'ORIENT... ou la brillante carrière du romancier vaudois Roland Piguet (Extrait du reportage de Michel Dussauze, LA FEMME D'AUJOURD'HUI – 1982)

... Roland n'est pas un auteur sophistiqué. Affable, souriant, en tenue de travail, son inséparable cigarette à la main, il répond très volontiers à mes questions...

- Comment naît un roman, à partir de quelle idée ?

- Je fais une différence entre l'imagination et l'inspiration. Pour moi, l'inspiration conduit davantage à un poème. L'imagination, elle, se développe au fur et à mesure. Il me vient une idée, une petite phrase, et puis après ça, je réfléchis... puis une autre surgit... et je commence à écrire. Je suis incapable de faire un plan au départ, mais déjà bien avant la moitié du premier chapitre, je sais où je vais. Je suis très méticuleux... C'est peut-être mon côté Suisse qui transparait.

- Vous arrive-t-il d'écrire en dehors de votre bureau ?

- Jamais. A une terrasse de café, dans un jardin, j'ai l'impression que mon esprit part dans l'Univers. J'ai besoin d'un local fermé.

- Lorsque vous êtes en réunion avec des amis, essayez-vous de composer ?

- Pas tellement. Mais les personnages m'imprègnent inconsciemment et plus tard ils me reviennent en mémoire.

- Les actions de vos romans se situent dans les quatre coins du globe. Etes-vous un grand voyageur ?

- Je voyage très peu. Je travaille à partir de documents. En revanche, j'aimerais un jour retrouver les lieux que je décris. Je suis persuadé que je les reconnaîtrais alors que je ne les ai jamais vus.

- Roland Piguet, quelle est la qualité première d'un roman ?

- La vérité est dans le style. Il faut rester vrai ! Je fais parler un avocat du XVI^e arrondissement de Paris comme il parle dans la vie courante, et « un homme du milieu » comme je l'entends parler, car je fréquente tous les niveaux de la société. La vérité réside dans le « décalage » inévitable et réel des expressions au plan des personnages. C'est de cette façon que l'on donne du « piment » à un livre. Le langage et les mœurs évoluent : il faut s'adapter perpétuellement...

Dehors la neige commence de tomber sur la magnifique Vallée de Joux. Sur un balcon, Roland me regarde partir... Avec simplicité il m'adresse un signe de la main, tandis que je le laisse seul avec ses pensées et ses souvenirs qu'il vient aimablement d'évoquer, comme il le ferait avec un ami de passage.

Une nouvelle de Roland Piguet parue dans la FAVJ du 17 octobre 1973 :

Nouvelle de Roland Piguet

M. Roland Piguet, fils de feu M. Gilbert Piguet de Chez-Villards nous fait le plaisir de nous adresser les lignes suivantes qui vont paraître dans « Hitchcock Magazine ». Nous l'en remercions.

Seul le frottement du bec du stylo sur la feuille de papier troublait le silence profond et irréel qui régnait dans la pièce. Une brise légère agitait doucement le fin rideau de tulle masquant la porte-fenêtre du balcon et, sous l'éclairage tamisé de la lampe à pied, les objets prenaient des formes bizarres et mouvantes, projetant contre les murs des ombres gigantesques.

Cela ne troublait pourtant pas Frédéric Noal. Cette nuit-là, il écrivait comme jamais encore il n'avait écrit au cours de sa longue et brillante carrière de romancier populaire. Il écrivait sans heurts et sans à-coups, d'une manière continue et régulière, avec une facilité inouïe, surprenante et merveilleuse. Il noircissait les pages de sa fine écriture penchée, sans l'ombre d'une hésitation et sans rature, comme si sa main avait été guidée par des forces surnaturelles.

Contrairement à ce qui se passait d'habitude, il n'était pas obligé de s'arrêter pour réfléchir, pas obligé de biffer une phrase pour la remplacer par une autre, pas obligé de consulter le dictionnaire pour vérifier le sens exact d'un mot.

C'était son trente-septième roman, relatant les aventures de Blaise Martin, le défenseur des faibles et des opprimés au service de la justice, luttant inlassablement contre le mal et poursuivant sans répit les méchants de ce monde.

Blaise Martin, jeune, fort et sympathique, n'était cependant pas un superman à la manière d'Arsène Lupin ou de Zorro. C'était un héros vulnérable qui souffrait dans son esprit, dans son corps et dans sa chair qui payait de sa personne, subissant de la part de ses adversaires les pires humiliations morales et les pires tortures physiques. D'où son extraordinaire succès auprès des lecteurs bien pensants et de tous les âges, ce qui avait valu à son créateur, Frédéric Noal, de tirer ses derniers ouvrages à 350 000 exemplaires.

Le bec du stylo continuait à couler sur la feuille de papier et le romancier ne sentait pas la fatigue. Il se sentait au contraire délicieusement bien dans sa peau, aérien, comme baignant dans une sorte d'extase. Désinvolte et légère, sa main paraissait danser.

Il n'éprouva aucun étonnement quand il s'aperçut que ses doigts ne tenaient plus le stylo. Il en fut à la fois amusé et ravi. Avec malice, il retira doucement sa main et suivit d'un œil plein d'intérêt le stylo qui continuait à écrire tout seul, mais plus lentement, oscillant légèrement sur sa pointe.

Frédéric Noal se demanda si le stylo allait parvenir seul à terminer la page, quand celui-ci s'arrêta brusquement, roula sur le buvard et tomba par terre sur le tapis. Le romancier se pencha de nouveau sur la feuille de papier et lut les deux derniers mots qui étaient inscrits : Blaise Martin...

Mais son sourire se figea sur ses lèvres et ses yeux doublèrent de volume quand il vit soudain sur le tapis, le stylo se remettre sur sa pointe et prendre la forme d'un petit être vivant, en chair et en os, qu'il reconnut pour être son héros. Lequel très rapidement se mit à grossir et atteignit en l'espace de quelques secondes la corpulence que lui avait donnée Frédéric Noal, qui demeura cloué dans son fauteuil, stupéfait, devant un homme de 1,80m., debout devant lui, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de cuir et qui le transperçait d'un regard glacé et menaçant.

— Mais que... que me voulez-vous ? balbutia le romancier, d'une voix sans timbre.

Blaise Martin esquissa ce fameux sourire ironique que son créateur savait si bien dépeindre et lui répondit sur son habituel ton grave et tranquille de justicier :

— Je veux mettre un terme à votre esprit démoniaque assoiffé de cruautés. Je vais vous tuer.

— Non ! s'exclama Frédéric Noal, la gorge nouée et qui se mit à trembler de tous ses membres. Vous ne pouvez pas faire ça... vous n'en avez pas le droit...

— Vous m'avez donné tous les droits, déclara froidement Blaise Martin. Vous m'avez créé pour lutter contre le mal et le détruire. Or, vous êtes le mal et je vais vous déshonorer. Vous avez l'impudence de me dire en face que vous ne m'avez pas fait de mal ? Alors que vous m'avez fait subir les pires humiliations et les pires tortures. Vous m'avez fait brûler cinq fois la plante des pieds, vous m'avez fait passer trois fois le fer rouge sur la poitrine, vous m'avez fait enfermer deux fois dans une cave, pieds et poings liés, où les rats commençaient à me dévorer. Et vous osez prétendre que vous ne m'avez fait aucun mal ? Vous m'avez fait mettre des électrodes aux parties génitales, vous m'avez fait arracher deux ongles de la main gauche... Mais vous avez trouvé mieux encore dans votre dernier ouvrage qui se passe au Congo et cette fois-ci j'ai failli y laisser ma peau pour de bon. Vous m'avez fait attacher entièrement nu sur une fourmilière. Le supplice le plus horrible qu'un cerveau de sadique puisse imaginer !

— Vous en avez réchappé... hasard le romancier d'une voix devenue méconnaissable.

— Taisez-vous ! trancha Blaise Martin. Vous ne m'avez fait sauver inextrémis que par intérêt. Parce que vous aviez encore besoin de moi pour votre prochain roman. Vous êtes un être abject, monsieur Frétruire.

— Vous vous trompez, bredouilla le romancier devenu livide. Je vous en supplie, écoutez-moi...

Le rire de Blaise Martin l'interrompit. Ce rire bizarre et inquiétant, si bien décrit par l'auteur dans ses ouvrages qu'il en faisait frissonner ses lecteurs.

— Vous représentez le mal, monsieur Frédéric Noal. Vous aimez voir souffrir vos semblables et voir couler le sang. Vous prenez un plaisir malsain à vous délecter de la souffrance d'autrui et les hurlements de vos victimes vous remplissent de joie. C'est pourquoi je dois vous tuer.

— Non, s'étrangla le romancier, non, ne me tuez pas...

— Vous savez très bien que je ne peux faire autrement.

— Mais, je ne vous ai rien fait de mal...

Blaise Martin émit une sorte de ricanement et avança d'un pas.

— Comment ! s'exclama-t-il avec déric Noal. Un être qui ne mérite pas de vivre. C'est pourquoi je dois vous tuer.

Il recula d'un pas, sortit lentement la main droite de la poche de son manteau de cuir et, le romancier le visage décomposé, reconnut dans le poing fermé de son héros ce fameux Smith & Wesson dont il avait parlé tant de fois dans ses ouvrages, comme étant l'arme favorite de Blaise Martin qui ne manquait jamais sa cible.

Les yeux hagards, Frédéric Noal hurla de peur et tenta désespérément de se lever. Un coup de feu éclata séchement dans la pièce et les objets qui s'y trouvaient cessèrent de se mouvoir. Frédéric Noal ressentit une douleur aiguë à l'endroit du cœur, y porta ses deux mains, retomba en arrière dans son fauteuil et se sentit glisser doucement dans un abîme de ténèbres.

Le lendemain matin, après avoir examiné le défunt, le docteur Blanchard se tourna vers la femme du romancier qui essuyait ses yeux remplis de larmes.

— Crise cardiaque, madame, cela ne fait aucun doute. Quand vous êtes-vous aperçue qu'il était mort ?

Vers sept heures, quand je suis entrée dans sa chambre pour tirer les rideaux. J'ai cru qu'il dormait encore et je me suis approché de son lit pour le réveiller... Il n'a pas souffert, n'est-ce pas ?

— Non, madame. La mort a été instantanée. Je peux vous affirmer qu'il n'a pas souffert.